

Le roi a fait battre tambour, harmonisé par G. Auric, chanté par Mme Holley, belle voix, excellente déclamation.

Les Cloches de Nantes, harmonisé par Maurice Jaubert (512), bien chanté par Mme Ertaud.

Le Jaloux, très joliment chanté par Mme Ertaud et N. Peyron. Le 31 du mois d'Août, belle interprétation de N. Peyron.

Pierre Bernac a enregistré Cœur en Péril de René Chalupe et Albert Roussel et Le Jardin Mouillé d'H. de Régnier et Alb. Roussel. On ne peut rêver prononciation plus adroite, ni mélodie plus suave. (Gramo, AD 4918.)

Henry PRUNIÈRES.

//// JAZZ-HOT.

Il faut faire une place à part, au très bel enregistrement du pianiste noir Fats Waller. *Vipers Drag*, *Alligator Crawl* (Gramo K 8176). On ne peut qu'admirer cet artiste complet : il improvise sur des thèmes de sa composition, avec une maîtrise du clavier et un swing admirables. Un disque comme on n'en rencontre que tous les 2 ou 3 ans.

Armstrong se montre à son avantage dans *Basin' Street Blues*, *Some Sweet Day* (Gramo K 8162). C'est la deuxième fois qu'il enregistre *Basin' Street Blues*. Cette composition de Spencer Williams semble faite spécialement pour lui. Citons encore joués par Armstrong : *Love Walked in*, *So Little Time* (Br. 505161) et *True Confession*, *Jubilee* (Br. 505141).

Gene Krupa dirige un très bon orchestre qui joue avec beaucoup de rythme *A Fare thee Well Annie Laurie*, et *Prélude to a Stomp* (Br. 500739).

Une composition de Duke Ellington n'est jamais si bien interprétée que par le propre orchestre de Duke Ellington. C'est ce que nous démontre *Azure* (Br. 500740) exécuté par le groupement de Chick Webb, tandis que le verso *I'm Just a Jitter Bug* qui convient bien mieux au tempérament de ces musiciens, est excellent.

Mezz Mezzrow accorde toujours une large place à l'improvisation : *Hot Club Stomp* et surtout *The Swing Session Called to Order* (Gramo K 8100) se situent parmi ses meilleurs enregistrements. Evidemment ces 2 faces s'adressent à des amateurs de « Hot » déjà avertis.

M. P.

Chronique de la Radio

Nous attendions beaucoup de la radio française et les espoirs devaient se réaliser que l'on fondait sur elle.

Paris, avec ses orchestres au recrutement minutieux, ses virtuoses, ses professeurs eussent éclairé de son éclat les confins du monde, ainsi se serait imposé le clair visage de la France par delà les horizons dans les pays les plus hermétiques et parfois systématiquement hostiles à la diffusion de notre musique contemporaine.

Pour mener à bien cette entreprise il eût fallu tout d'abord être irréprochable

et s'imposer aux détracteurs comme aux indifférents par la qualité de la mise en œuvre, un souci de la propreté, de la conscience.

L'avons-nous été ? Non ! cent fois non !

Je crois ne pas être le seul à déplorer le laisser-aller, l'abandon sans contrôle des services musicaux de la radio française.

Les manifestations, pour intéressantes qu'elles soient parfois par la judicieuse ordonnance des programmes, se trouvent presque toujours compromises, l'interprétation dégoût, on a la sensation fréquente d'une séance de patronage.

La radio devient chaque jour davantage une sorte de havre où sont venus s'abriter des vents amers tout un lot de gentils arrivistes ; là, grâce à de précieux leviers politiques, chacun d'eux s'est confortablement installé dans le fauteuil qui le tentait. Si l'on a la chance de pouvoir vivre ignoré et dans des conditions matérielles suffisantes, il serait dangereux et stupide d'attirer sur soi la moindre attention : « Pour vivre heureux, vivons cachés ». On me dirait que ce vieil adage s'inscrit le long des couloirs de la radio comme un verset de l'Evangile au faite des murs d'un pensionnat, que cela ne me surprendrait guère.

Ce qui m'étonne, car je parviens encore à m'étonner de quelque chose, c'est qu'aucune protestation ne vienne troubler la quiétude de ces admirables virtuoses du système D. Que font-ils ? rien ! Que sont-ils ? un groupe organisé dont chaque unité déverse sur la voisine les responsabilités qui lui incombent.

On dit qu'un Conseil supérieur se réunit parfois pour tracer les directives d'une orientation artistique de la radio ; je sais que ce Conseil se compose de personnalités au-dessus de tout soupçon et de toute atteinte et je pressens que leurs conférences périodiquement tenues sont placées sous le signe de la raison ; mais chaque lumière ne peut éclairer une situation aussi obscure que celle de la radio ; certes, on y souligne d'un doigt craintif les erreurs et on se lamente d'être sans remède pour les corriger.

Il faudrait que les membres de cette commission eussent des pouvoirs exécutifs et que leurs décisions, lorsqu'il y en a, fussent adoptées sans discussions et sans amendements, mais il y a au-dessus de ce conseil un ministre, puis le Président de la République, et enfin l'essaim des fonctionnaires : c'est un peu comme au poker où le jeu le plus fort peut être battu par un plus faible.

J'ignore ce qui se traite exactement dans ces réunions mais on le devine, c'est le mur des lamentations ; on pleure d'un œil sur un état de choses dont l'imperfection brille de tous ses feux, et on compte sur le temps et la poussière qu'il sème pour en ternir l'éclat.

Il suffirait cependant d'un solide gourdin bien empoigné pour que les vendeurs du temple sachent à quoi s'en tenir et prennent à cœur de réagir contre une gabegie qui fait de la radio française, merveilleux outil de propagande, le centre d'élection de l'amateurisme intégral.

Nombreux sont en effet les amateurs que la radio nous impose. Ceux-ci ont dû subir une sorte d'examen et l'on reste confondu qu'ils y aient satisfait. Il en est d'autres arrivés là avec des recommandations si puissantes qu'il est difficile de les évincer dans la période que nous vivons.

La vie artistique de la France est mêlée si étroitement à sa politique qu'il est

impossible de manifester une opinion sincère sans en redouter des conséquences fâcheuses. Il y a peu de temps, cela se transforme peu à peu, il suffisait d'avoir un poing tendu pour que l'on sente se glisser dans la poche du veston un pourboire magnifique. C'est à la faveur d'un climat aussi réaliste que le personnel de la radio fut choisi, ainsi que les œuvres et les interprètes.

Certes, il y a des exceptions, et je suppose qu'un Jean Doyen conserve la faveur dont il est digne par des moyens plus méritoires, et puisque j'en arrive à parler de cet artiste, je m'autorise à déclarer qu'il joue trop : c'est à croire que Paris, patrie des pianistes, des violonistes et des compositeurs, n'a personne d'autre à montrer.

Jean Doyen, interprète de goût, lecteur insurpassable, musicien cultivé, se trouve si dépassé par les exigences de son poste, qu'il râcle avec minutie les fonds de tiroir de son répertoire, après avoir tout joué le voici réduit à donner l'audition intégrale des Romances sans paroles de Mendelssohn, « ce notaire élégant et facile », disait Debussy. Il faut bien faire quelque chose. Celle-ci ne s'imposait pas. Outre que ces œuvrettes charmantes ne réclament pas d'être présentées en série, elles ne sauraient satisfaire un public que les divers aspects du talent de Jean Doyen ont rendu exigeant.

Pourquoi nos grandes vedettes internationales du piano ou du violon figurent-elles si peu aux programmes des concerts de radio ? — La raison est péremptoire. « Radio ne paie pas assez » et les grands récitalistes évitent de compromettre par une audition radiophonique le succès de leur récital annuel.

Cependant les fonds recueillis par l'impôt sur les appareils de T. S. F. semblent autoriser quelques largesses. A quoi les millions ainsi recueillis servent-ils ? Problème difficile, dont la solution dépasse les spéculations arithmétiques. Se fondent-ils dans ce creuset sans fond : le Ministère des P. T. T., auquel la radio française se rattache par un de ces illogismes devenus caractéristiques de nos organisations nationales ?

Il paraîtrait moins étrange que les destinées de la radio fussent dirigées par le Ministère de l'Education Nationale, mais que de compétences nouvelles et insoupçonnées surgiraient ! Ce serait l'huile sur le feu.

Pourquoi ne créerait-on pas pour la radio un Sous-Secrétariat d'Etat indépendant, que l'on pourrait rattacher par exemple à la Vice-Présidence du Conseil ? Cette idée ne manquerait pas de forcer de nombreux suffrages.

Il m'est arrivé parfois de capter une représentation d'un ouvrage lyrique ; je fus presque toujours déçu par le caractère d'improvisation qu'elle révélait. La cause, ai-je entendu dire, vient de ce que les interprètes sont insuffisamment préparés, et il est fort difficile d'exiger d'eux le travail nécessaire sans les rétribuer davantage.

Pourquoi la radio ne possède-t-elle pas une troupe régulière comme les théâtres en ont une, et qui engloberait non seulement les interprètes, mais aussi des choristes, chefs de chant, enfin tout ce qui est indispensable à la réalisation parfaite d'une œuvre lyrique.

La radio anglaise donne de magnifiques concerts, rien n'y cloche, et à défaut d'orchestres comme les nôtres où triomphe la brillante virtuosité des musiciens, on sent qu'un souffle de discipline pousse les archets dans un même geste. On ne saurait

trop louer la cohésion, la rigoureuse mise au point des exécutions, qui ne le cède en rien à la composition des programmes.

Les solistes désignés pour ces concerts paraissent peu souvent, mais ils sont de qualité. S'ils sont étrangers, le comité ne les engage qu'une fois l'an ! « Il est dommage que nous ne suivions pas cet exemple. » C'est ainsi que le violoniste André Asselin, que les Anglais ont adopté, vient de faire sa rentrée dans une séance de la B. B. C. ; je n'ai pas à vous dire combien ce choix me semble heureux.

André Asselin, un des plus grands maîtres du violon, se trouve tout désigné pour prêcher à Londres la cause française ; c'est ainsi que le soir du 1^{er} janvier il interpréta, bien secondé par le pianiste britannique Franz Laffite, la *Sonate* de Debussy et la *Deuxième Sonate* de Roussel, dont il avait été à Paris le premier interprète.

Au moment de terminer cet article, je trouve devant mes yeux le programme officiel de ce prochain trimestre dans les postes de la Radio d'Etat. Je dois dire qu'ils me paraissent d'un grand intérêt. J'en parlerai régulièrement, heureux de souligner les efforts d'un Comité qui semble vouloir lutter contre la routine et l'habituelle apathie. Triomphera-t-il ? Je l'espère et le souhaite vivement pour le plus grand bien de notre Ecole française.

Pierre LUCAS.

A propos d'un livre de Jacques Benoist-Méchin

Il peut paraître assez étrange qu'un compositeur, jeune, plein de dons, de talent et de promesses fasse subitement paraître deux gros volumes nourris, solides, documentés, complets — et de lecture passionnante — sur un sujet d'apparence fort éloigné des préoccupations qu'on lui connaît, mais d'une grave, brûlante actualité : la reconstitution de l'armée allemande pendant la période comprise entre 1918 et nos jours.

Certes M. Benoist-Méchin était fort au courant des choses d'Allemagne, s'était même fait un nom comme traducteur et germaniste ; diverses circonstances de sa destinée l'avaient également mis à même de recueillir une précieuse documentation. Mais enfin il paraît quand même y avoir nette hétérogénéité entre la composition d'un opéra (tel que ce *Fiesque* que Benoist-Méchin laissa provisoirement de côté pour se consacrer à Hindenburg et Blomberg) et la rédaction d'un ouvrage aussi spécial, bourré de faits, de dates — et considéré par les techniciens comme fait des mains de maître.

Et pourtant nous devons dire que depuis longtemps nous considérons que l'on n'a pas encore assez remarqué les liens secrets qui créent une certaine communauté profonde entre la « chose musicale » et la « chose historique ». Une « durée sonore » et une portion du « devenir humain » collectif, cela nous paraît avoir de bien sérieuses analogies. Et nous serions tentés de dire qu'Euterpe et Cléo nous semblent les plus proches parmi les neuf sœurs !